

Le créateur et son double

Lailzon Lauzone de Louis Bélanger et Isabelle Hébert

Pierre Barrette

Cinéma et exil

Numéro 106, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2001). Compte rendu de [Le créateur et son double / *Lailzon Lauzone* de Louis Bélanger et Isabelle Hébert]. *24 images*, (106), 55–55.

LE CRÉATEUR ET SON DOUBLE

PAR PIERRE BARRETTE

Jean-Claude Lauzon n'était probablement pas un génie, contrairement à ce qu'il aurait bien aimé qu'on croie, et les deux films qu'il a laissés en héritage — *Un zoo la nuit* et *Léolo* — à la suite de son décès prématuré le 10 août 1997 ne sont pas non plus les chefs-d'œuvre universels que son arrogante faconde aimait vanter. Le génie est un don très improbable, qui touche rarement de sa grâce le créateur avant que celui-ci n'ait fait fructifier son talent pendant une longue période de temps, et Lauzon n'aura finalement qu'abordé son propre univers intérieur, fauché avant d'avoir pu lui donner la forme définitive dont il rêvait. Ce que prouvent hors de tout doute ces deux œuvres, par contre, c'est qu'on se trouve là devant le travail d'un créateur singulier, un artiste habité par des démons violents et tenaces et qui avait choisi le cinéma comme moyen de donner corps à cet imaginaire florissant. La très grande qualité du documentaire que consacrent Louis Bélanger et Isabelle Hébert au cinéaste, c'est de s'intéresser en priorité à cet imaginaire, à en traquer dans l'enfance et dans l'adolescence les racines et les premières manifestations, à suivre l'itinéraire d'artiste d'un homme, dans ses débordements comme dans ses errances, et il en résulte qu'on sort de la projection non seulement convaincu de mieux comprendre et connaître Lauzon, ce qui semble déjà beaucoup après un film d'une heure trente, mais également envoûté par d'autres forces, qui sont celles de la création, de la vie, et qu'à su communiquer avec vigueur l'auteur de *Post mortem* à travers ce portrait.

Dire de ce portrait qu'il est sans complaisance constitue un euphémisme, mais on savait déjà Lauzon imbu de lui-même et arrogant à la limite du supportable, misogynne, «baveux» et méchant, on connaissait aussi, à la suite de ses esclandres à Cannes puis à la télévision, son caractère colérique et la très grande estime dans laquelle il tenait son propre travail. Ce qui constitue une révélation, par contre, c'est l'étendue et la profondeur absolument sidérante des défauts en question, que même ses meilleurs amis, à peine trois ans après sa mort, énumèrent comme s'ils révélaient le fond de

cet homme mieux que ses qualités. Et à mesure que le film avance, on se sent pris comme dans une fiction, happé par la monstrosité du personnage, fasciné par cette intransigeance presque occulte, et on se met à aimer chez Lauzon cette outrancière démesure, dictée par on ne sait trop quelle angoisse existentielle abyssale et derrière laquelle on découvre sans grande surprise le spectre de la folie. À ce titre, la partie de la bande sonore qui semble être composée d'extraits du journal personnel de Lauzon révèle, outre un véritable talent pour l'écriture, une personnalité toujours au bord de la rupture, un être profondément torturé qui ne trouvait pas dans le processus créatif une rédemption ou même une forme de sérénité, mais des angoisses encore pires qui le plongeaient durant les mois d'écriture d'un scénario, dans la confusion et la douleur. On comprend en ce sens pourquoi le tournage de messages publicitaires (il en a fait plus d'une centaine) occupait l'essentiel de son temps et le fait qu'il hésitait toujours longuement avant de se remettre au travail sur des œuvres plus personnelles.

On pouvait espérer, étant donné le sujet, davantage d'audace dans la forme que prend ce documentaire: le mélange d'entrevues, de films sur des expéditions de chasse personnelles, de fiction et d'extraits des films de Lauzon compose un amalgame somme toute assez conventionnel, et la texture des images vidéo utilisées lors des entrevues contraste violemment avec le 35 mm des œuvres de Lauzon, créant de la sorte un écart un peu dérangeant dans les registres visuels, même si l'interpénétration des genres offre par ailleurs une multitude de points de vue qui, elle, jette un éclairage intéressant sur les diverses facettes de la vie du créateur. Étrangement, et sans que cela



Jean-Claude Lauzon. Un portrait sans complaisance d'un créateur à la personnalité au bord de la rupture.

n'ait nécessairement été désiré par les réalisateurs, l'univers souvent poétique, lyrique même des extraits de films de Lauzon (surtout dans *Léolo*) s'en trouve magnifié, prenant à nos yeux, peut-être grâce aux témoignages qui l'entourent d'un surplus de sens et d'émotion, une densité, une force que les œuvres entières n'avaient pas su faire résonner à l'origine. Finalement, le film de Bélanger et Hébert nous aura donc donné le goût de retourner à la source, de revoir avec un regard amélioré par l'expérience les films de Lauzon, ce qui constitue bien le meilleur gage de sa réussite. ■

LAUZONLAUZONE

Québec 2001. Ré.: Louis Bélanger et Isabelle Hébert. Ph.: Guy Dufaux. Mont.: Claude Palaridy. Narration: Gilbert Sicotte. 90 minutes. Couleur. Prod.: Lyse Lafontaine et Pierre Latour pour Lyla Films. Dist.: Film Tonic.